

« Rentrez-sous terre, fossiles antédiluviens ! »
 Et vous tous qui nous avez donné la physique, les mathématiques, l'astronomie, la chimie, la mécanique, l'histoire naturelle ; vous qui nous avez donné l'électricité, la télégraphie, la vapeur, les chemins de fer, la navigation et tant d'autres merveilles étonnantes de notre siècle, rentrez sous terre, fossiles antédiluviens !

Tout cela n'est rien ; tout cela n'est que mensonges, chimère, imposture !...

Tas de farceurs ! n'éprouve-t-on pas un profond sentiment de pitié pour tous ces pygmées cléricaux qui traiteront encore du haut de leur dédain ces génies extraordinaires ? pour tous ces gens qui se présentent modestement comme des hommes supérieurs, parce qu'ils sont vêtus de dix mètres de drap noir ou blanc, et qu'ils marmottent des patenôtres ? N'est-ce pas triste d'entendre sans cesse ces petits nainsnoirs ou gris insulter les grands révolutionnaires, dont le seul souvenir nous arrache des larmes, à nous tous qui devons à la Révolution notre fortune et notre bien-être ? N'est-ce pas affligeant d'entendre sortir de ces cervelles bourrées de dogmes d'où la raison est complètement bannie, des injures continues aux notions les plus élémentaires de la saine philosophie ?... Ils vous débitent tout cela avec un aplomb sans pareil ; c'est révoltant...

Je vous demande pardon ; je m'emporte bien à tort, car leur colère et leur audace n'arrêtera pas le torrent.

Laissons la Révolutionachever son œuvre, la science faire de nouveaux progrès, et toutes ces superstitions tomberont en poussière, *in pulverem reverteris* ; la raison triomphera de la bête crédulité. La postérité stupéfaite, ne voudra pas croire que nous fûmes si longtemps le jouet d'un charlatanisme aussi bruyant et aussi effronté.

Arthur LANLAIR.

14 mars 1875

Nous nous empressons de publier la lettre suivante que nous venons de recevoir du révérend Père Alexandre de Saint-Joseph :

Presbytère de Saint-Pierre,
9 mars 1875.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je puis livrer à la liberté de la critique ma personne et la forme (qui seule m'appartient) et la forme, dis-je, de ma doctrine ; mais je ne saurais lui livrer le bien et le droit d'autrui qui ne m'appartiennent pas.

Je lis dans le dernier numéro de votre journal, sous la signature d'Arthur Lanlair, un article qui me fait désigner un établissement que je ne connais pas, et j'apprends en même temps que cet établissement est très bien et des plus honorables. Vous comprenez facilement, monsieur, que je dois à l'honneur de cet établissement, aussi bien qu'à l'honneur de ses clients, de ne pas laisser particulariser, à leur commun préjudice, les récriminations hélas ! trop bien fondées que j'ai portées d'une manière générale contre des maisons de bas-étage qui ne se respectent pas.

D'ailleurs, monsieur le rédacteur, sans vouloir incriminer les intentions de votre collaborateur, il suffit, ce me semble, de rapprocher ce que j'ai dit de ce qu'il me fait dire, pour voir de suite qu'il s'est trompé.

Voici ce que j'ai dit :

« Voyez-vous là-bas... au coin de cette rue, cette maison d'apparence *modeste*, mais dont les avenues sont si fréquentées... Voyez-vous, pour le désigner par son nom, ce café, ce cabaret, ce bouge... eh bien, c'est là que..., etc. »

Or voici ce qu'il me fait dire :

« Voyez-vous là-bas..., au coin de cette rue, cette maison d'apparence *moderne*, mais dont tous les abords sont envahis par une foule nombreuse... c'est le café. (Mon ami Jolinon, que n'étiez-vous là pour entendre la poétique description de votre établissement !) Pénétrez... etc. »